

REVUE
DU
GOURGUILLONNAIS

ARCHEOLOGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

NOUVELLE SÉRIE — 1^{re} ANNÉE

*Vu l'importance et le nombre des articles le sommaire
a été mis à la quatrième page de la couverture*



LYON

CHEZ L'IMPRIMEUR JURÉ DE L'ACADÉMIE

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78



L'AFFAIRE PICAPOIL

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

Minuit vingt-cinq sonnaient au Beffroi de la Charité.

La lune, dans son plein, brillait au ciel, éblouissante. Mais le vent soufflait avec fureur, agitant de grands nuages opaques, dont l'entrechoquement semblait un combat de géants fantastiques. De temps à autre ces batailles passaient devant l'astre des nuits, l'obscurcissant et voilant de ténèbres le vaste trapèze de Bellecour.

La place était déserte, balayée par la bourrasque. Un cocher de fiacre, dont le carrik battait l'air de son quin-

tuple collet, sommeillait sur son siège, paisiblement. Devant le corps de garde, un gardien de la paix, accroupi sur les marches, dormait dans l'attitude d'un juge qui écoute un avocat. Pas une lumière aux fenêtres. Quelque chose comme une ville morte. Seul l'ouragan vivait, secouant avec frénésie cette nécropole.

Cependant, sur le trottoir qui va de la Charité à la rue Victor-Hugo, un homme marchait, couleur de muraille, avec des précautions inusitées chez un passant dont les intentions sont pures. Cet homme frôlait les maisons, profitant, pour avancer sans être vu, des rapides éclipses de la lune et, durant leurs intervalles, se dissimulait dans les angles rentrants des portes cochères. Arrivé devant l'une de ces portes, dont nous ne dirons point le numéro, par respect pour le mur de la vie privée, cet homme s'arrêta, violemment tiraillé par deux résolutions contraires. Comme toujours ce fut la mauvaise qui l'emporta.

Vous eussiez pu le voir, alors, étreignant un tuyau de descente qui courait verticalement le long de la façade, s'élever, en s'aidant des coudes et des genoux, à la hauteur du troisième étage, où il s'arrêta.

Là, accroché au tuyau par la seule pression de ses jambes, ce qui révélait chez lui une puissance musculaire au-dessus de la moyenne, il tira de sa poche, d'abord une paire de tenailles, puis un diamant de vitrier, enfin une pince en acier d'un mètre environ de longueur et se mit en devoir de détacher le volet de la fenêtre voisine.

Laisser tomber sur le sol, du haut d'un troisième étage, cette lourde pièce de menuiserie, à deux pas d'un poste de police, eût été une imprudence insigne. L'inconnu n'y songea même point. Il plaça le volet sous l'un de ses bras; sous l'autre, sa pince et ses tenailles, saisit de la main gauche la barre d'appui; de la droite, découpa avec le diamant une des vitres de la fenêtre, ouvrit en dedans l'espagnolette et sauta dans l'appartement; tout cela en moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

La pièce où notre héros venait de pénétrer d'une façon si cavalière était une chambre à coucher luxueusement meublée, tendue de satin bleu broché d'or et encombrée de ces milles inutilités indispensables à tout appartement qui veut faire quelque figure dans le monde. Sur la table de nuit une lampe était allumée, dont la lumière, suavement tamisée par un abat-jour de dentelle, caressait de ses lueurs roses le plus merveilleux visage de femme blonde qui se pût voir à plusieurs myriamètres aux environs. L'inconnu s'arrêta devant le lit où cette femme reposait, et pendant quelques secondes, la considéra, les bras croisés, non pas avec deux yeux d'hommes, mais avec deux bougies Jabloskoff.

Tout à coup un sourire d'une amertume incommensurable plissa ses lèvres blêmes.

— Ah, Beppa ! Beppa ! murmura-t-il entre ses dents serrées, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais ! Folle, tu dors tranquille. Tu t'es figuré qu'en mettant les terres et les mers entre mon cadavre et ta trahison tu échapperais à la vengeance de l'assassiné ! Ha ! Ha ! Ha ! Réveille-toi, belle duchesse ! Ton heure a sonné !

Et il lui saisit le bras, qu'il serra dans l'étau qui était sa main.

Beppa ouvrit les yeux. Comme si un ressort à boudin d'une force herculéenne l'eût poussée par derrière, avec une rapidité électrique elle se mit sur son séant.

— Luigi ! cria-t-elle muette de terreur.

Celui qu'elle appelait Luigi, et qui en réalité se nommait Benoit, lui lâcha la main et recula d'un pas.

— Oui, Luigi ! ricana-t-il ; Luigi que tu croyais à Venise, mangé par les crabes et les écrevisses de mer, au fond d'un *canaletto* puant et obscur ! Luigi dont vous pensiez, toi et ton complice infâme, vous être à jamais débarrassés en lui plantant un stylet dans le cœur et en le jetant à l'eau après l'avoir dépouillé du million en or qu'il portait dans sa

ceinture ! Luigi qui revient de l'enfer pour se venger ! Entends-tu, Duchesse ! Cette apparition, ce fantôme, ce cauchemar, c'est Luigi, qui va rendre coup de couteau pour coup de couteau. Oui, ma Beppa adorée, tu vas mourir dans la splendeur de la jeunesse et de ta beauté. Fais ta dernière prière *Beppinetta mia. Per Bacco!* Je ne suis point un païen. Je n'ai pas envie de l'envoyer chez le diable retrouver ton Jacopo. Prie donc, et hâte-toi !

— Oh ! grâce ! Luigi, hurlait la malheureuse : grâce au nom de notre amour ! Ce n'est pas moi, c'est l'autre ! C'est elle qui a mis le couteau dans la main de Jacopo ! Grâce !

— Assez, interrompit Luigi, nous allons réveiller les voisins. Je te croyais plus d'estomac. Beppinina ; d'ailleurs, tu te fais des monstres d'une chose bien simple, ma fille ; c'est un moment désagréable à passer, mais ça ne dure pas. Voyons, sois donc plus raisonnable, je te donne cinq minutes pour faire ta paix avec Dieu ; profite-en.

Il est plus facile de comprendre que d'exprimer par des mots, l'angoisse et l'épouvante qui, dans ce moment solennel, soulevaient, comme les flots d'une mer agitée, le sein de l'infortunée Beppa. Elle connaissait Luigi ; elle avait lu, dans les deux incandescences qui lui tenaient lieu de regards, sa résolution implacable. Désespérée, elle retomba inerte au milieu du fouillis de dentelle qui lui servait de lit.

Pendant ces cinq minutes de grâce, Luigi se livrait silencieusement à la plus bizarre des pantomimes.

Il tira de sa poche, d'abord une manchette déchirée, pourvue d'un bouton d'ivoire aux initiales E. P. ; il la posa sur le tapis. Ensuite, il en sortit un bouton de culotte qu'il fit rouler sous le secrétaire ; puis un lambeau de bretelle en caoutchouc qu'il plaça sur un fauteuil ; enfin, déployant un fragment de journal, il en tira une mèche de cheveux roux qu'il mit de force dans la main de la pauvre Beppa en lui

commandant, avec un geste féroce de les serrer entre ses doigts.

Ces préparatifs insolites terminés,

— Beppa, le moment est venu, dit-il d'une voix sinistre.

En voyant Luigi occupé d'une si incompréhensible façon, Beppa avait eu une lucur d'espoir ; un instant elle le crut fou. Son illusion fut courte.

De son autre poche, Luigi fit sortir un de ces longs couteaux espagnols qu'on appelle *navaja*, avec lesquels les Catalans ont coutume de s'éventrer pour vider leurs différends d'affaires ou d'amour. Il l'ouvrit, lentement, posément, comme un chirurgien qui s'apprête à couper une jambe ou à percer un abcès ; il découvrit la poitrine de Beppa, compta du doigt dans la chair rose et palpitante l'ossature de l'infortunée, puis, arrivé la sixième côte, il dit :

— C'est là !

Alors, il posa sous le sein d'ivoire la pointe de la *navaja*, et, froidement, l'enfonça jusqu'au manche.

Beppa poussa un faible cri ; le dernier.

Elle était morte !

L'assassin regarda sa victime avec l'air satisfait que donne une passion voluptueusement assouvie. Le sang jaillissait de la blessure et tombait en cascade sur le lit d'où il s'épanchait en capricieux méandres jusqu'au plancher. Le misérable buvait des yeux ce sang et s'en grisait. Il s'arracha enfin à cette monstrueuse ivresse, et se dirigea vers la fenêtre. Au moment d'enjamber la barre d'appui, il se ravisa. Il fallait, pour s'égarer plus sûrement, que la justice crût non à une vengeance, mais à un vol ; avec la pince qu'il avait apportée, il força un secrétaire en bois de rose, ouvrit tous les tiroirs et, pèle-mêle, en jeta le contenu dans les poches de son pardessus noisette.

Il y en avait, bijoux, diamants, billets de banque, et actions du Théâtre Bellecour, pour plus de six cent mille francs.

Le ciel s'était couvert tout à fait ; la lune épouvantée se voilait la face. Des rafales de vent agitaient les persiennes et faisaient chanter aigrement les girouettes mal graissées. Tout dans la nature semblait conspirer pour favoriser la fuite du meurtrier, qui disparut par le chemin qu'il avait pris pour entrer.

En un clin d'œil il replaça le carreau, avec un art qui eût trompé le vitrier le plus exercé, referma la fenêtre et remit le volet dans ses gonds, puis se laissa glisser le long du tuyau de descente jusque sur le sol.

Le cocher de fiacre et le gardien de la paix dormaient toujours, bercés par les harmonies monotones de l'ouragan. Deux chats en délire faisaient rage sur une gouttière. Dans la rue Saint-Joseph tremblottait une petite lumière placée sur le dos d'une sorte de monstre entrevu dans l'ombre et qui grondait sourdement avec un bruit de pompe qui marche.

Minuit trente-cinq sonnaient au beffroi de la Charité.

II

Il n'est pas un lyonnais dont la mémoire n'ait conservé le souvenir de la stupeur qui se répandit sur la ville, lorsque, le lendemain du crime, les journaux apprirent à la population terrifiée que la duchesse de Monte-Catini avait été égorgée dans son lit, en plein quartier Bellecour, à vingt pas d'un poste de sergents de ville. Un mystère impénétrable planait sur les circonstances du meurtre. Ni le concierge qu'une rage de dents avait pourtant tenu sur pied toute la nuit, ni les voisins n'avaient rien entendu ; la porte de l'appartement était intacte, les volets des fenêtres, fermés. On se perdait en d'inextricables conjectures. Cependant des indices relevés par l'instruction et tenus par elle dans le secret le plus profond furent publiés le soir même par toutes les

feuilles locales en même temps que par celles de Paris et des pays faisant partie de la Convention postale. La duchesse couchée sur le dos, avec un couteau catalan dans le cœur, tenait entre ses doigts crispés une poignée de cheveux blonds tirant très fort sur le rouge. Une manchette déchirée, munie d'un bouton aux initiales E. P. trouvée sur la descente de lit, attestait la vivacité de la lutte entre l'assassin et sa victime. Un fragment de bretelle en caoutchouc montrait péremptoirement que le premier devait jouir d'une certaine obésité. Un bouton de culotte, que l'œil de lynx du juge d'instruction était allé chercher sous un meuble, fournissait de précieuses lumières en révélant le nom, la rue et le numéro du tailleur qui habillait le meurtrier.

L'or et les bijoux de la duchesse avaient disparu ; ce qui prêtait à penser que le vol n'était pas étranger au crime.

Aussi la piste fut-elle aisée à trouver. Quarante-huit heures après l'évènement, la ville haletante d'émotion apprenait, avec une surprise qui ne le cédait qu'à son immense soulagement, le nom du coupable.

Au premier étage de la maison où demeurait l'infortunée duchesse de Monte-Catini, habitait un rentier d'apparence tranquille nommé Ernest Picapoil, notable commerçant retiré des affaires après fortune faite dans le commerce de la margarine. Veuf d'une femme acariâtre qui s'était toujours refusée, par esprit de contrariété, à lui donner un héritier de son nom et de ses rentes, Picapoil vivait seul avec une servante d'âge mur, dans une aisance qui rendait inexplicable chez lui l'idée de s'emparer du bien d'autrui. Tous ceux qui connaissaient son caractère bienveillant et naïf, sa bonne figure ronde et bête, son petit ventre bedonnant et ses habitudes régulières, lui eussent, sans hésiter, donné le bon Dieu sans confession. Telle était cependant la duplicité de ce criminel, que le jour où un

commissaire de police ceint de son écharpe tricolore et flanqué de deux agents lui mit la main sur le collet en lui disant : « Monsieur Picapoil, au nom de la loi, je vous arrête, » son visage d'innocent prit une expression d'ahurissement qui faillit désarmer le magistrat. Le misérable parut d'abord penser que le plafond venait de s'effondrer sur sa tête ; ensuite, aux paroles incohérentes qui tombèrent de ses lèvres, on put comprendre qu'il croyait à une fumisterie de trois anciens négociants de ses amis qu'il avait scandaleusement gagnés la veille aux dominos. Puis il chercha autre chose. Il chercherait encore, si les deux argousins, le saisissant chacun par un bras ne l'eussent entraîné, éperdu, idiot, aphône, sous la porte cochère où une voiture l'attendait, dans laquelle ses gardiens le poussèrent comme un paquet de linge préparé pour la lessive. Autour du fiacre la foule grouillait et hurlait. Avec l'intelligence habituelle des foules, elle réclamait qu'on *lynchât* d'abord le malheureux, quitte à le juger ensuite dans les formes congrues. François, la cuisinière de M. Picapoil, à laquelle, en dépit du grand nombre de ses printemps, il était attaché par un sentiment tendre, l'avait suivi dans l'escalier en poussant des cris inarticulés. Elle s'aplatit comme une omelette sur le trottoir, tandis que la voiture s'éloignait au galop, accompagnée par les huées de la multitude.

Un quart d'heure après, M. Picapoil était écroué à la prison de Saint-Joseph.

III

Le juge d'instruction chargé de « l'affaire Picapoil » était un petit homme maigrelet, tout os et tout parchemin, haut comme une botte de gendarme et malin comme un singe. Sa réputation d'habileté était proverbiale. Il

vous déshabillait une conscience avec la dextérité du pickpocket qui *fait* un porte-monnaie, et, quand ses deux petits yeux gris passant par dessus ses lunettes bleues allaient s'enfoncer comme deux vrilles dans le profond des âmes, les plus purs se demandaient en tremblant s'ils n'avaient pas quelque homicide oublié à se reprocher. Il n'y avait pas d'exemple qu'un accusé, innocent ou coupable, fût sorti des mains de M. Durasoir sans avoir avoué son crime.

Mais il n'est pas de rose sans épines ; au milieu de ses succès d'instruction criminelle, M. Durasoir endurait comme tout le monde son petit supplice intime. En raison même de sa perspicacité notoire, il subissait plus que tout autre la persécution de cet *acarus* particulièrement pénible aux hommes de sa charge et qu'on nomme le *reporter*.

Le *reporter*, c'était sa bête noire, sa douleur lancinante de toutes les heures, de toutes les secondes, la vermine qui vivait acharnée sur son maigre corps d'où nul onguent n'avait jamais pu la déloger. Bien que sincère admirateur du gouvernement établi, quel qu'il fût, M. Durasoir ne pouvait se défendre de trouver inconséquent un pouvoir qui savait bien réprimer le braconnage et ne trouvait pas le moyen de détruire les *reporters*. Il ne comprenait pas que les parlements eussent jusqu'ici négligé d'édicter une loi autorisant les juges d'instruction à faire guillotiner les *reporters, hic et nunc*, sur la simple constatation de leur identité. Le *reporter* le hantait ; venait lui tirer les pieds durant son sommeil. La nuit, quand tout était silencieux et sombre en son logis, des ricanements de *reporters* invisibles et impalpables voltigeaient dans l'air autour de lui. On ne saurait attribuer qu'à cette incessante obsession du *reporter* la maigreur inexprimable dont jouissait M. Durasoir.

L'affaire Picapoil devait être pour M. Durasoir le piédestal d'un nouveau triomphe, comme la source de persé-

cutions nouvelles. Aussi, le jour fixé pour le premier interrogatoire de l'inculpé, prit-il des mesures exceptionnelles en vue de dérouter les *reporters* affriandés par cette cause passionnante. En homme profondément versé dans la connaissance du cœur humain, il eut soin de révéler à Madame Durasoir au milieu des épanchements de l'oreiller et sous le secret le plus absolu, que l'interrogatoire de l'accusé aurait lieu le lendemain mardi à 2 heures de relevée. Il savait bien que dès huit heures du matin, en commandant le marché à sa cuisinière, Madame Durasoir ne manquerait pas de confier à Gotte, sous le même sceau, le même secret ; il savait aussi qu'à neuf heures, pendant que Madame Durasoir mettrait ses papillottes, un cuirassier, de la 2^e du 1^{er} du 27^e viendrait prendre dans la cuisine un bouillon prélevé par Gotte sur le pot-au-feu. Le cordon bleu s'empresserait de faire à son tour cette confidence au militaire ; et comme il savait enfin, car il savait tout, ce modèle des juges d'instruction, que le *cuirassier* n'était autre qu'un gentleman très civil chargé par l'*Etoile de la Guillotière* de renseigner cette feuille *per fas et nefas*, fût-ce au prix de l'innocence de Gotte, sur les secrets de l'instruction Picapoil, il était bien sûr que cette fois le reportage en serait pour sa courte honte.

Ce fut donc en se frottant les mains et le sourire du sarcasme sur les lèvres que, sur le coup de 9 heures du matin, M. Durasoir, le cache-nez monté jusqu'aux yeux et le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, descendit quatre à quatre l'escalier de service et alla se blottir, portières et rideaux fermés, dans un fiacre qui l'attendait au fond de la cour.

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ? demanda le cocher, d'une voix dont le cristal semblait légèrement fêlé par les apéritifs.

— Au Parc, répondit M. Picapoil en déguisant la sienne ; à la cage des ours.

Le cocher eut un soubresaut immédiatement réprimé mais qui n'échappa point à l'œil perspicace de M. Picapoil. Le nez du cocher lui semblait plus rouge que nature et sa barbe trop noire ne laissait point de lui inspirer quelque inquiétude.

— C'est que, bourgeois, reprit le cocher, figurez-vous que Phébus (Phébus c'est mon cheval de droite) a perdu un fer en venant ici. Je comptais le mener ferrer rue du Bouef, derrière le Palais-de-Justice; jamais cette satanée bête n'ira jusqu'au Parc en pareil état.

M. Durasoir n'était pas de ceux qu'on rase.

— J'en suis navré, dit-il; mais je vais me promener au Parc et non ailleurs. Voici cinquante centimes pour le déplacement; je vais me pourvoir d'une autre voiture.

— C'est bon! C'est bon! riposta le cocher en montant précipitamment sur son siège. Il ne sera pas dit que Phébus aura craché sur une course, pour un pied sans soulier. Hue, Phébus! Hue, la Blonde!

Et le fiacre jaune partit à fond de train.

Cette allure insolite augmenta encore les appréhensions de M. Durasoir. Il lui semblait décidément avoir vu la tête de ce cocher dans le faux-col de quelqu'un qui travaillait pour la *Sentinelle de la Croix-Rousse*; c'était peut-être une idée; mais il n'en jugea pas moins prudent de s'observer.

Arrivé devant la cage de Martin, il descendit, paya la course, acheta une orange qu'il distribua aux ours et un petit pain qu'en flânant il émietta aux canards. Puis, les mains derrière le dos comme un militaire non gradé qui suit les bonnes, il s'en alla, de son petit pas de flâneur, du côté de la gare des Brotteaux. Il avait vu que le fiacre jaune le suivait à distance. Arrivé à la gare, brusquement il entra dans la salle des Pas-Perdus, prit un billet pour Miribel, passa sur le trottoir, vint en se dissimulant ressortir par la barrière du passage à niveau et sauta dans le tramway

de Perrache qui passait. Vingt minutes après, il franchissait le seuil du Palais-de-Justice.

— Ouf! s'exclama-t-il en passant les manches de sa robe. Quelle diabolique existence. Et pas de loi, mon Dieu! pas une pauvre petite loi de rien du tout qui permette de se débarrasser de cette engeance! M. Leplumé, je vous le dis en vérité, les bases de l'ordre social oscillent; rien n'est plus respecté; l'Instruction elle-même est conspuée! J'ai pu cette fois encore échapper à l'un de ces brigands que la pudeur, M. Leplumé, m'empêche d'appeler par leur nom; mais j'ai perdu là trente bonnes minutes; hâtons-nous de les rattraper pendant que nous sommes à l'abri de leur curiosité malsaine. C'est à deux heures seulement qu'ils se déchaîneront; mais grâce à Dieu, ils ne trouveront pas leur victime. Un bon tour, M. Leplumé! Allons, dépêchons! Affaire Picapoil! Gendarme, introduisez l'inculpé!

Pendant ce monologue entrecoupé d'interjections trop naturalistes pour trouver leur place ici. M. Leplumé greffier; courbé sur sa table, le front sur sa main, grattait furieusement son papier timbré contrairement à ses habitudes pacifiques. Le gendarme lui, regardait dans la rue en tambourinant sur les vitres une romance sans paroles. A la vue de ces agissements inusités, un soupçon traversa comme une flèche la cervelle de M. Durasoir.

— M. Leplumé, passez-moi la citation, dit-il en regardant fixement son greffier

Le greffier tournant le dos se mit à fourrager dans ses paperasses avec une activité fébrile.

— Qui êtes-vous, monsieur, s'écria tout à coup M. Durasoir en se dressant sur ses petites pattes avec les marques de la plus violente indignation. D'où vous est venue cette audace de profaner, par une criminelle supercherie, le sanctuaire de la justice? Sortez! et rendez grâce au ciel de ce que je ne vous fais point conduire de ce pas au petit parquet! Gendarme, accompagnez monsieur!

M. Leplumé, ou plutôt Arthur Gabouillard, rédacteur du *Nouvelliste de Villeurbanne*, car c'était lui, se leva avec la lenteur commandée, par la dignité professionnelle, salua M. Durasoir, en homme du monde qui prend congé après une visite de digestion, et suivit le gendarme.

En même temps que le représentant de la force publique rentrait majestueux, dans le cabinet du juge, arrivait comme un aérolithe, essoufflé, haletant, noyé dans sa transpiration, le vrai Leplumé qui, pour la première fois depuis trente deux ans, prenait son service, en retard de quarante-cinq minutes.

— Qu'est-ce à dire, M. Leplumé, s'écrie M. Durasoir, suffoqué par la colère, et quelle est cette comédie ? Un faux greffier se glissant dans le cabinet du juge d'instruction ? Est-ce que nous allons jouer l'opérette ici, maintenant ! Je suis mécontent, M. Leplumé ; fort mécontent et j'examinerai la question de savoir si je ne dois point sévir...

— Hélas ! M. le juge...

— Taisez-vous, M. Leplumé ; l'heure n'est point propice aux justifications. Songeons d'abord aux affaires de la justice ; nous nous expliquerons après. Gendarmes, introduisez l'inculpé.

M. Durasoir se recueillit un moment pour se rasséner et se préparer à l'accomplissement de l'une des plus importantes missions dont il eût été jamais chargé. La porte se rouvrit et l'infortuné Picapoil entra.

M. Durasoir le considéra durant quelques secondes avec son œil investigateur ; quelques secondes seulement, qui lui suffirent pour lire sur le front de ce grand coupable toutes les circonstances de son crime. M. Durasoir tenait son homme ; ce ne fut plus dès ce moment qu'une souris dans les griffes d'un chat.

— Asseyez-vous, prononça-t-il avec un geste auguste.

Picapoil s'abattit plutôt qu'il ne s'assit sur sa chaise. L'interrogatoire commença.

— Comment vous nommez-vous ?

— Picapoil, Ernest.

— Votre profession ?

— Négociant en produits alimentaires.

— Votre âge ?

— Soixante ans et quelques heures.

— Où étiez-vous il y a dix mois, dans la nuit du 13 avril à minuit vingt-cinq minutes du matin ?

— A minuit vingt-cinq ?... Mon Dieu, Monsieur le juge, malgré tout mon bon vouloir je ne saurais le dire d'une façon précise ; je ne me souviens plus distinctement.

— Vous ne vous souvenez plus ? fort bien ; écrivez, M. Leplumé, que l'inculpé déclare ne plus s'en souvenir. Ils disent tous cela ces messieurs. Passons...

— Pardon, Monsieur, interrompit précipitamment Picapoil ; je ne puis dire, il est vrai, j'étais à minuit vingt-cinq ; j'ai la mémoire un peu courte, mais à minuit vingt par exemple....

— Trêve de verbiage, inculpé !... Il ne s'agit pas de savoir ce que vous faisiez le 13 avril à minuit vingt minutes, mais ce que vous faisiez à minuit vingt-cinq, ce qui est bien différent. Vous ne voulez pas le dire ? Soit ; Messieurs les jurés apprécieront. Reconnaissez-vous ce bouton de culotte ?

— J'avoue, Monsieur le juge, n'avoir jamais prêté qu'une attention distraite aux boutons de mes culottes ; le plus souvent c'est par un geste machinal, j'oserai même dire instinctif, que j'y attache mes bretelles. Il m'est donc fort difficile...

— Inculpé, vous persistez dans votre système d'attermoïements et de dénégations. C'est bien. Ce bouton est contre vous un témoignage accablant ; vous ne le reconnaissez pas ? A merveille ! Vous expliquerez cela à Messieurs les jurés. Et cette manchette avec bouton à votre chiffre ? vous ne la reconnaissez pas non plus, sans doute ?

Picapoil prit le bouton et l'examina curieusement.

— Si, dit-il, avec calme ; E. P. Edgard Papillon ; cesont les initiales de l'horloger qui monte les pendules de ma maison. Je me souviens parfaitement lui avoir vu ces boutons. Il a toujours soin de poser ses manchettes sur la cheminée quand il se livre à l'exercice de sa profession ; c'est une manie...

— Assez, Monsieur, s'écria le juge irrité ; cessez de chercher à égarer les recherches de la justice. Vous n'y parviendrez pas. Et ce morceau de journal, ajoutait-il avec des éclats de voix triomphants ; ce fragment du *Salut public* du 13 avril trouvé dans la chambre du crime ? Et cet autre fragment, de la même date, qui s'adapte exactement au premier ; celui-là, ramassé sur le trottoir situé au dessous de l'une de vos fenêtres ? Ce journal conservateur est-il celui d'Edouard Papillon dont les idées radicales sont connues à Lyon de tout un chacun ?...



Au moment où le malheureux Picapoil allait ouvrir la bouche pour parer cette botte inattendue, un bruit terrible se fit entendre dans le corridor ; la porte s'ouvrit avec

fracas et un second gendarme, en tenue d'écurie, débraillé, la moustache hérissée, la face écarlate se précipita sur le premier gendarme et le saisissant au collet, s'écria :

— Ah ! canaille ! Ah ! propre à rien ! Tu veux me faire casser, mauvais pékin de deux sous ! Mais je te tiens et nous allons en découdre. Descends avec moi, feignant ! Je m'en vais te f..... un coup de latte dont tu n'iras pas te vanter à ta bonne amie ! Allons, arche, crapule !.....

— Silence, gendarme, interrompit M. Durasoir, et expliquez-vous.

— Monsieur le Juge, voici la chose ; vous allez voir si je n'ai pas le droit de manger le nez à ce paroissien là. — Pour lors, j'allais prendre mon service ce matin, quand je rencontre dans la rue ce pas-grand-chose qui me raccoche en me disant qu'il est mon *pays*, qu'il arrive du village et que Fanchette l'a chargé de m'apporter dix francs. Faut vous dire, Monsieur le Juge, que Fanchette... Mais suffit. Donc nous rentrons au Bar, dans l'arrière-boutique pour être plus tranquilles. Il paye une tournée et puis une autre, et puis une troisième. J'avais un quart d'heure devant moi, il se met à me conter des histoires, à me payer des tournées, si bien que, de fil en aiguille, je me suis réveillé, il n'y a pas dix minutes, sauf le respect que je dois à la justice, nu comme un ver. Ce gueux m'avait dépouillé de pied en cap de mes habits en me laissant les siens où je n'ai jamais pu entrer. Il a fallu que le garçon du mastroquet aille me chercher à la caserne mes sabots et ma veste d'écurie... Ah ! mauvais galopin, tu me la paieras plus cher qu'un marché, ou je ne m'appelle plus Groscurin.

— Monsieur, dit au faux gendarme le juge exaspéré, je suis las de ces tours de funambules. Je dois faire un exemple. Gendarme !... Vous, le vrai gendarme, saisissez Monsieur et le conduisez au dépôt. J'aviserais à sauvegarder la dignité de l'Instruction compromise par ces fumisteries.

— Je proteste ! s'écria le pseudo-gendarme en jetant bas sa moustache et son tricorne. Au nom de la presse outragée dans ma personne, je proteste contre cet attentat. Je vous suis, gendarme ! Conduisez-moi dans les cachots ; chargez-moi de fers. J'en appellerai au grand Public. Le monde civilisé apprendra demain avec indignation que le rédacteur du *Phare de Venissieux* a été martyrisé pour avoir fait son devoir. Il saura comment les représentants du quatrième pouvoir de l'Etat sont traités en pleine démocratie. Juge d'instruction ! Votre arbitraire sera dévoilé ; votre nom sera cloué au pilori, votre réputation trainée sur la claie ; mon supplice sera vengé !

Et il sortit, hautain, suivi du vrai gendarme.

M. Durasoir voulut parler ; mais la voix lui resta au gosier : *Vox faucibus hæsit*. La fureur lui avait coupé la parole.

— Ah ! zut, alors, dit à son tour l'inculpé qu'on avait oublié dans la bagarre et qui, pendant ce dialogue, roulait paisiblement une cigarette. Si l'Instruction tombe dans ses bottes, plus besoin de moi ici. Bonsoir la compagnie. Je dévisse.

— Il s'évade, s'écria M. Durasoir éperdu, avec les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. Gendarme ! Huissier ! Leplumé ! Courez ! Qu'on le saisisse ! Qu'on le ramène mort ou vif ! Vous m'en répondez sur votre tête !.....

— Calmez-vous, Monsieur le Juge, dit l'inculpé en s'arrêtant sur le pas de la porte. Votre Picapoil est en sûreté, à Saint-Joseph d'où on vous l'amènera tout à l'heure. Vous aviez simplement oublié de donner contre-ordre là-bas en changeant, pour échapper à ces gueux de journalistes, l'heure de l'interrogatoire. Cela ne vous a pas réussi. Celui que vous avez interrogé au lieu et place de Picapoil, avec une bienveillance dont il conservera toujours le souvenir attendri, n'a voulu que se procurer un laissez-passer pour

se rapprocher de vous. Ingrat Durasoir ! vous l'en récompensez bien mal.....

— Mais, Bon Dieu, qui êtes-vous donc ? hurla le Juge avec ce qui lui restait de souffle.

— Le Rédacteur judiciaire de la *Revue du Gourguillonnais*, répondit l'inconnu en saluant avec distinction, et il sortit.

Le déplorable Durasoir tomba inanimé dans les bras de Leplumé.

On apprit au courant de la soirée que l'instruction de l'affaire Picapoil avait dû être suspendue, M. Durasoir ayant été atteint dans la matinée d'une attaque d'apoplexie.

N. O. LA MOLE.

(La suite à un numéro qui ne paraîtra probablement pas.)





POÉSIE D'UN PHILOLOGUE

LA MÉTATHÈSE

A Gérôme COQUARD

De l'Académie du Gourguillon

I

Macette avait appris « que c'est que syndérèse »,
Nous dit le bon Régnier en ses très doctes vers :
N'auriez-vous point appris que c'est que métathèse ?

II

C'est le nom donné par des cerveaux à l'envers
Pour transposition de lettre, en phonétique.
Ainsi figurez-vous que l'une s'en va vers

III

L'autre, sautant, par tour subtil de gymnastique,
Par dessus sa voisine, et réciproquement,
L'autre sautant vers l'une. En foi philologique,

IV

C'est certain. — De même, à l'N^{me} régiment,
Voit-on monsieur un tel, avec tel, de l'X^{me},
Permuter, sans donner raison du changement :

V

Suffit qu'il ait amie au dépôt, ou qu'il aime
Mieux l'un des numéros. — Or, des sons frappant l'air
Qui, de Rome à Madrid, composent le phonème

VI

Roman, le plus facile à permuter, c'est l'R.
A toute règle il faut la preuve souveraine :
— Soit. — Diez n'en peut offrir un exemple plus clair

VII

Que le mien. — Je pouvais avoir une quinzaine
D'ans. Tendre, vous pensez. Or il est qu'un beau soir,
Amour, en souriant, m'assit près de ma reine.

VIII

C'était une pudique enfant ; le sourcil noir
Sur un œil bleu ; montrant la grâce qui transporte
Et subjugue les cœurs, sans même le savoir.

IX .

Aujourd'hui, vieille et laide à faire peur ; n'importe :
— Aux cartes, en famille, on jouait. Nous étions
(Je m'y revois) placés vis-à-vis de la porte.

X

Qui pourrait vous redire, ô mes émotions,
Lorsque pour donner l'as, un de ses doigts de roses
Frôlait le mien ! Perdu, j'avais des visions

XI

A mourir ! — Or, voilà que, devisant de choses
Et d'autres, je ne sais comme le grand Cyrus
Fut mis sur le tapis, et ses traits grandioses

XII

Et l'empire du Mède et du Perse. Au chorus,
Je voulus me mêler, durant un intermède,
Quand, de la métathèse éprouvant le virus,

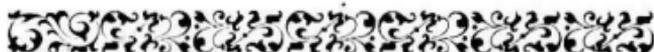
XIII

J'étais une *r* au Perse, et la donnais au Mède !!

PUITSPELU.



PLANGUS arrivant à l'endroit où il devait fonder Lyon
par la voie alouitissent aux Pinnatis Lapollous, en face de l'Observatoire de Galus



LE DERNIER MOT SUR L'ÉTYMOLOGIE

DE LUGDUNUM

Post tenebras lux.

(Suite)

Nos prédécesseurs, nous le regrettons pour eux, n'ont pas su voir tout cela ; l'inscription, qu'ils ont mal traduite, paraît avoir absorbé leur attention tout entière. Cette inscription se compose du mot FELICITER placé en grands caractères dans le haut de la médaille et de deux fragments de mots : OPT et AVI placés verticalement derrière le personnage drapé : si nous en jugeons par la place que les plis probables du vêtement paraissent laisser, le premier de ces mots tronqués pouvait être assez long ou pouvait être accompagné d'un second mot formé de quelques lettres seulement. Le deuxième mot tronqué se termine par un i ou par le jambage d'une lettre incomplète : et ce deuxième mot devait être très court.

Nous insistons sur l'observation que nous venons de souligner ne serait-ce que pour réfuter en passant l'erreur dans laquelle est tombé un éminent archéologue de Crémieux (Crémieux, du vieux français Cré-mie : Incrédule).

Cet énergique soutien des prétentions dauphinoises a cru voir dans les deux personnages de notre médaillon (de telles erreurs ne sont malheureusement pas rares en archéologie) Triptolème offrant des épis à Cérés (!!) pour la remercier de lui avoir enseigné l'agriculture et l'engraissement de

la volaille... l'oiseau ne pouvant être à ses yeux que le volatile national, le *pique-en-terre* du vulgaire, suivant la charrue pour exterminer les insectes ou leur larves et l'AVI tronqué devenant ou AVIARIUS (qui a soin des dindons) ou AVELLO j'arrache, sous-entendu des épis excellents. (*Avello* a donné par javello *javelle* (1) par la même formation rustique, spéciale à nos contrées, qui *d'herbat* a fait *j'herba* puis *gerbe*.)

Mais ces deux mots AVIARIUS et AVELLO sont trop longs pour la place à occuper et il en est de même d'AVENA, l'avoine dont on fait la pâtée pour engraisser les dindes, d'où est venue l'expression si profondément philosophique et si souvent mal orthographiée, *il a de l'avène*. Expression employée par les croupiers à propos des heureux d'un jour

A qui pour un moment tout semble réussir.

Lorsque ce fragment de poterie qui porte les deux inscriptions verticales tronquées OPT... AVI... n'était pas encore connu, nos confrères supposèrent que Plancus, le personnage drapé disait FELICITER « *afin que son offrande pût porter bonheur* ; » non pas, nous nous hâtons de le dire qu'ils eussent le moins du monde envie d'appuyer à ce propos sur une croyance populaire fortement enracinée sur laquelle nous n'insisterons pas. Pauvres amis, ils ne connaissaient pas comme nous les particularités de l'offrande.

Actuellement M. Allmer, qui repousse si énergiquement le DIS PATER, le dieu LEGE présenté pour la première fois aux Lyonnais par d'Arbois de Jubainville voit Plancus (2) tenant d'une main *la lex*, (la loi de fondation) (3) et de l'autre une offrande, saluer par *optime*, *ave* (salut le meilleur), ce personnage nu qui répond *Feliciter* et ne peut, selon lui, être que ce génie de la cité tenant la haste des

(1) Littré fait venir javelle du latin *Capulus* poignée... (?)

(2) Voir notre planche.

(3) *Lyon-Revue* 7^e année page 203.

divinités bienfaisantes. (Le corbeau n'étant là avec la corne d'abondance, attribut de *Copia*, que pour préciser de quelle cité il s'agit.)

Il nous semble, que M. Allmer devrait se montrer bon prince et accorder à M. d'Arbois de Jubainville que le personnage ne peut rappeler le Lugu de l'ancienne bourgade celtique transformé peu à peu en génie tutélaire d'une cité romaine mais ayant néanmoins gardé, comme l'artiste du 2^e siècle le montre clairement, quelque chose de sa sauvagerie première.

Un tel mélange n'est pas fait pour étonner, de tels avatars ne sont pas sans exemples; les Romains savaient si bien ménager toutes choses lorsque leur intérêt était en jeu.

Pour nous, animés de sentiments plus doux que la généralité de nos confrères, nous ne nous choquerions pas si quelque partisan de la légende de Clitophon voyait dans le personnage drapé Nomorus (habile dans l'art des augures comme l'insinue Plutarque), faisant, le bâton augural à la main, une offrande après l'approbation que les corbeaux donnaient à l'emplacement de la ville future.*

Le graveur pouvait bien rappeler une vieille légende pour chatouiller doucement les fils de familles anciennes, attachées aux vieux us et (l'archéologie étant alors dans l'enfance) commettre l'anachronisme qui place la corne d'abondance de *Copia* dans la main d'un génie parlant à Nomorus.

L'inscription verticale serait alors soit *optime avis*, heureux augure, soit *optavit avis* ou *optaverat avis*, l'oiseau a choisi, l'oiseau ayant choisi, et nous serions tenté d'ajouter, ne fût-ce que pour mettre un baume sur les blessures faites par le baron Raverat aux pauvres clitophonophiles, que notre mot français: *Avis* vient de l'*avis* latin à cause de cet oiseau si bon donneur de bons conseils (1).

(1) Littre fait venir *avis* de *visum* ce qui est vu, ce qui semble.. ?

Malheureusement notre oiseau est une bécasse. Abandonnons donc les suppositions bienveillantes qui précèdent et recherchons, comme c'est notre devoir, si nos personnages et nos inscriptions s'accordent exactement avec ce que nous avons jusqu'ici découvert.

Tout d'abord rejetons bien vite, (notre indulgence ne pouvant aller jusque-là), l'opinion falotte d'un ami gourmand que le mot de bécasse affriole et qui, dans *optimus avis*, ne peut voir *qu'excellent oiseau*, soutenant mordicus que la bête est plantée sur les truffes qui lui vont si bien et que Plancus, tenant une flûte de champagne (comme il convient un jour de baptême), célèbre la fondation de la ville tout en félicitant le dieu de la cuisine lyonnaise, nu devant ses fourneaux, la broche d'une main et le dessert de l'autre.

Puis sans discuter si ce personnage coiffé d'une couronne murale est le génie de la cité avec ou sans traces de Lugue, nous nous demanderons si ce qu'il tient ne serait pas la toise d'alors dont la traverse levée au plus haut, (aviez-vous remarqué cette traverse ?) montrerait la grandeur des travaux accomplis avec un minimum de dépenses que symbolise heureusement (nous en appelons à tous ceux qui ont fait bâtir) le tout petit mémoire d'entrepreneur que le bon Plancus présente d'un air modeste.

Enfin, nos convictions se modifiant à mesure que nos arguments, se développent, le mot de génie et l'idée de travaux opérant aussi, nous nous disons que ce génie, cette sorte de *tutela* masculinisée avait comme bien d'autres divinités des fonctions, des soins divers, et que, dans le cas qui nous occupe, nous ne devons pas hésiter à voir dans ce bonhomme, assez mal tourné du reste, la *Voirie urbaine* tenant en main la règle qui préside aux alignements des rues et devait, chez des gens tenant les choses de l'édilité en aussi haute estime que les Romains, présider à la fondation des cités.

Dès lors plus d'indécision, tout s'illumine, aucun point ne reste obscur.

La corne que tient ce génie de la voirie indique l'abondance des règlements et des contraventions, la gourde suspendue à ses flancs rappelle discrètement les pots de vins qu'acceptaient certains des employés d'alors, et la nudité du génie l'absence d'imagination dont se targuent encore nos ingénieurs d'aujourd'hui.

Combien *feliciter* prend-il alors de force et, de faux qu'il était dans la bouche de Lugue, de vague qu'il était dans celle d'un génie sans épithète, comme il devient éminemment approubatif. Plancus présente la permission qu'exige la voirie au début de toute entreprise, montre ce qu'il a fait et dit *optime avia*, ce qui avec les sous-entendus d'usage en épigraphie dit nettement que l'emplacement de la future cité était parfait mais jusque là *impraticable*.

Et la voirie répond *feliciter* !

Qu'éloge est précieux sorti de cette bouche !

Au-dessus de la règle que tient la voirie urbaine est un orbe fermant une couronne de lauriers enserrant le médaillon dans sa courbe.

Orbi-urbi. Cela dit la gloire de cette grande voirie générale de l'empire, dont les routes amenaient les légions aux confins des provinces : cela dit aussi la subordination des voiries particulières inclinées respectueusement devant la grande voirie impériale.

Nous nous arrêtons et pourtant que de choses intéressantes se pressent sous notre plume à propos de ce médaillon et sur l'origine de Lugdunum et sur bien d'autres sujets encore, car enfin, jusqu'ici, suivant les traces de nos prédécesseurs, nous avons supposé que ce médaillon avait quelque rapport avec notre bien-aimée ville, mais, à cette heure, terminant notre travail avec la

satisfaction qui accompagne le devoir accompli et la besogne bien faite, nous ne devons pas laisser ignorer à nos lecteurs que les fragments qui ont permis de compléter notre gravure ont été trouvés en divers lieux et que, dès lors, personne n'ayant, sans le corbeau, *qui n'y figure pas*, ombre de raison d'attribuer cette poterie à la vieille cité ségusiave, nous pourrions argumenter à nouveau, de tout autre façon, en faveur de tout autre thèse.

Quelles richesses inépuisables la science libérale n'offre-t-elle pas à ses adeptes !

Dire que toutes les poteries placées dans la vitrine où notre fragment repose sont toutes prêtes aussi à répondre n'importe quoi, n'importe comment, sur n'importe quel sujet et cela fidèlement suivant l'esprit dans lequel on les interrogerait ! Songer que cette vitrine n'est pas seule dans notre musée, que notre musée n'est pas seul dans le monde !.....

..... Notre pauvre tête s'y perd !!!

..... O Archéologie, Archéologie, il est encore de beaux jours pour toi et tes enfants.

JOANNES MOLASSON
De l'Académie.





BALLADES LYONNAISES

SUR LES BANCS

I

Les beaux soirs d'été, sur les bancs,
De tout poil, tout sexe et tout âge,
Des mansardes du voisinage
Viennent s'asseoir les pauvres gens
Sur les bancs.

On les voit assis sur les bancs,
Les travailleurs suant la peine,
Respirant un brin l'oxygène,
Après les jours chauds, accablants,
Sur les bancs.

Petit à petit, sur les bancs
Se garnissent les places vides.
Chacun fait son choix : les timides
Passent, repassent, bras ballants
Près des bancs.

C'est entre voisins, sur les bancs,
Que vont se déliant les langues :
Les uns, calmes, font des harangues
Sur la pluie et sur le beau temps,
Sur les bancs.

II

D'autres, vifs se « mangent les sangs »,
Voyant nos gâchis politiques,
Lâchant des « vingt dieux » pathétiques...
Nos députés ne sont pas blancs
Sur les bancs.

Les vieux rabâchent « l'ancien temps »,
« L'autrefois » et puis le « naguère »,
Où la chopine était moins chère
A coup sûr chez les débitants,
Sur les bancs.

Tout autour grouillent les enfants
Morveux, avec ou sans culottes.
De ci, de là partout, par flottes,
On en trouve, de ces brigands,
Sous les bancs.

Tout bas, à l'écart, les galants
Et les fillettes manche à manche,
Causent, — parbleu, — de la « Revanche »,
Et font des projets « très canants »,
Sur les bancs.

Entre commères, par instants,
Subite, une escarmouche éclate !
De très gros mots, — comme à la platte, —
On entend voler, irritants,
Sur les bancs.

Tandis qu'à côté, sur ses flancs
Sonnant creux, hélas, un pauvre homme
Tourne et retourne, essaye un somme,
Rêvant de festins truculents
Sur les bancs.

Au milieu, passent les sergents ;
Le pas soupçonneux, très farouches,
Observant les « nouvelles couches »,
Jetant des regards convergents
Sur les bancs.

III

Petit à petit, sur les bancs
On se tait; les propos s'achèvent.
Les uns, puis les autres se lèvent...
Seuls s'attardent les mécréants
Sur les bancs.

Du joli monde, sur les bancs.
Après minuit, tendant l'oreille...
La police, alors, fait merveille.
Et l'on voit filer les agents...
Loin des bancs.





UNE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE DU GOURGUILLON

I

M. Octave Anatole Epipoix de la Piffardière avait été, jusqu'à soixante ans, le plus heureux des hommes et le plus fortuné des savants.

Un patrimoine solidement assis lui avait permis de se livrer, sans arrière-pensée, à son goût pour l'archéologie et les belles-lettres dont les muses s'étaient toujours montrées prodigues, en sa faveur, d'inspirations et de sourires.

A vingt-deux ans, trois mois douze jours, Anatole de la Piffardière remportait un neuvième accessit aux Jeux Floraux pour sa pièce de vers intitulée *Stances à Phœbé*, et il n'avait pas la trentaine, quand la Société d'archéologie récompensa par une médaille d'argent, grand module, ses curieuses recherches sur les cornets de descente, à l'époque des Burgondes.

Depuis, les succès littéraires et scientifiques de M. de la Piffardière n'avaient fait que s'affirmer ; les Revues se disputaient sa prose ou ses rimes et il n'existait pas de société savante, de groupe littéraire ou de cercle de numismates dont l'auteur des *Stances à Phœbé* ne fût membre influent.

L'Académie de Lyon, lui avait, cela va sans dire, ouvert ses portes à deux battants, l'Académie des Muses Santones s'était fait un honneur de l'inscrire (12 francs par an) sur son livre d'or, la *Diana* de Montbrison, l'Athénée de Genève, la Société Linnéenne le comptaient parmi leurs illustrations, et sa qualité d'archiviste de la Société protectrice des animaux lui donnait même le droit d'entrée à l'Académie du quai Pierre-Scize, vulgairement appelée École vétérinaire.

M. Epipoix de la Piffardière portait noblement d'ailleurs ces dignités et ces titres. En le voyant passer dans la rue haut monté sur col, le visage correctement rasé, l'air grave et satisfait, les lèvres entr'ouvertes par un sourire de béatitude protectrice, on comprenait vite que ce n'était pas là un personnage du commun.

Tout dans sa tournure, sa démarche, sa manière de parler, d'écouter, de saluer, dénotait que M. de la Piffardière était pénétré du juste sentiment de son mérite et de son savoir dûment inscrit d'ailleurs sur parchemins.

Son cabinet de travail était tapissé, en effet, de mentions, de certificats, de diplômes obtenus dans dix concours et le nom de la Piffardière soigneusement encadré sous verre s'étalait en lettres gothiques aux quatre coins du sanctuaire où s'étaient élaborées tant d'œuvres remarquables, élucidé tant de problèmes, déchiffré tant d'épigraphes.

M. de la Piffardière, entouré de considération, couvert de gloire, semblait avoir épuisé la coupe des voluptés que prodiguent l'archéologie et les belles-lettres à ceux qui font vœu de leur appartenir.

Malheureusement la destinée humaine est ainsi faite que

lorsqu'on se croit arrivé au sommet du bonheur terrestre, un grain de sable, un atôme de poussière, un cheveu risquent de faire crouler cet échafaudage de félicités.

II

Vers le milieu de l'année 1887, Octave Anatole Epipoix de la Piffardière se sentit atteint d'une affection bizarre. Il éprouvait le malaise indéfinissable que provoque l'impression du vide. Une sorte de vertige s'emparant de lui, ses yeux voyaient trouble, ses pas mal assurés semblaient chanceler sur un terrain mouvant, il se sentait le cœur à l'envers et les jambes molles... A ces symptômes venait s'ajouter un sentiment d'indifférence et de dégoût pour tout ce qui, jadis, l'animait d'une belle ardeur.

Plus de joie à écrire ces articles si appréciés des Revues sérieuses, plus d'orgueil à relire les suscriptions de cent brochures dédiées à « l'éminent de la Piffardière » plus de jouissance à se promener au milieu de sa galerie de Diplômes...

Evidemment M. de la Piffardière était arrivé à cette époque critique où l'on s'aperçoit d'une lacune dans son existence.

Que lui manquait-il pourtant ?

Que pouvait-il désirer ? Quelle était l'illustration qui lui fit défaut, la gloire dont il fût privé ?

Anatole Epipoix se tâta, s'ausculta, se livra à un examen approfondi de son état psychologique, et bientôt il dut constater avec terreur la cause du mal qui le minait : il manquait une Académie à sa collection, M. de la Piffardière n'était pas de l'*Académie du Gourguillon* !

Ce ne fut pas sans pâlir, nous le répétons, que notre illustre savant s'aperçut de l'existence de ce désir inavoué, lui qui ne prononçait qu'en haussant les épaules le nom

de l'*Académie du Gourguillon* ! Une réunion de fantaisistes, de plaisantins, de farceurs... un personnage grave pouvait-il se fourvoyer dans cette galère ? Il avait bien juré que jamais... Et cependant il était pincé, tellement pincé que le sommeil en avait fui sa couche, et l'appétit son estomac.

En vain voulut-il réagir par un effort d'énergie, en vain repoussait-il avec indignation la coupable pensée qui hantait ses rêves... peine perdue.

Le choc en retour n'en devenait que plus violent, l'obsession plus insupportable.

Académie du Gourguillon... ces trois mots dansaient nuit et jour devant ses yeux, et leurs lettres bizarrement entrelacées lui faisaient l'effet de signes cabalistiques dont les zig-zags le poursuivaient jusque sous ses couvertures.

Hâve, maigri, délabré, M. de la Piffardière donnait les plus sérieuses inquiétudes à sa famille. Qu'a-t-il ? Qu'as-tu ? lui demandait madame de la Piffardière. Quel est le microbe qui te ronge ?

Mais lui n'avouait pas... confesser une pareille faiblesse ! Il en serait mort de honte...

— Je n'ai qu'une chose à faire, pensa-t-il, consulter la Faculté, recourir aux princes de la science.

Les rêves incohérents qui m'agitent, l'idée fixe qui me persécute doivent tenir à un état pathologique spécial, ce n'est qu'en guérissant le physique qu'on guérira le moral, allons voir les docteurs...

III

M. de la Piffardière très lié avec nos sommités scientifiques n'avait que l'embarras du choix ; pour être sûr de ne pas se tromper, il projeta de consulter successivement les praticiens les plus renommés de notre ville.

Les docteurs Ollier, Gayet, Poncet, Tessier, Lépine, Fochier, Diday, etc, etc, reçurent tour à tour la visite du malheureux qui répétait à chacun l'histoire de ses misères : pas d'appétit, pas de sommeil, pas de force, une mélancolie insurmontable.

Mais les uns et les autres, malgré l'examen le plus attentif ne purent découvrir aucune lésion organique qui justifiait ces troubles.

Le docteur Ollier avait fait jouer les articulations de tous les membres, le docteur Gayet avait examiné les yeux, le docteur Tessier étudié le cerveau, le docteur Lépine ausculté les poumons... Le docteur Fochier étonné de certaines révélations s'était demandé s'il n'était pas en présence d'un nouveau cas de M. Guérin...

Mais non, tout marchait admirablement, rien n'était détraqué dans la machine humaine de M. de la Piffardière; estomac, bronches, foie, rate, etc, étaient absolument intacts.

— Voyons, avez-vous des peines de cœur, lui avait demandé confidentiellement le docteur Diday... Vous pouvez tout me dire, je suis l'homme des grands secrets.

M. de la Piffardière un moment ébranlé avait failli se livrer, mais par un suprême effort de volonté il refoula l'aveu de sa passion malheureuse.

— Qu'ils devinent s'ils le peuvent, pensait-il, pour moi je ne le dirai jamais !

Et ce fut sous l'empire de cette énergique résolution qu'il alla prendre un dernier avis chez le docteur Camescasse dont on lui avait vanté la perspicacité et le coup d'œil pénétrant.

Après avoir écouté ses doléances le docteur Camescasse lui dit simplement.

— Déshabillez-vous !

M. de la Piffardière parut interdit.

— Cela vous étonne, poursuivit le docteur Camescasse,

mais il est évident pour moi que votre état de langueur, de spleen, provient d'une inclination contrariée, d'une passion dissimulée que vous ne voulez peut-être pas vous avouer à vous-même... Il s'agit de la découvrir... Dans mes travaux de médecine légale, j'ai fait de longues études, de patientes observations sur les penchants que révèle telle ou telle disposition du corps humain, la longueur des bras, la cambrure du jarret, la largeur du bassin, la forme des cuisses, la dureté de la boîte crânienne, le développement de l'angle facial, que sais-je ? Les tatouages, encore un indice précieux ; peut-être avez-vous des tatouages sur l'épiderme...

De la Piffardièrè protesta.

— Vous n'en avez pas ? tant pis, car j'aurais pu être édifié sur telle ou telle idiosyncrasie spéciale de votre tempérament ; à défaut on peut trouver d'autres marques dont la signification vous échappe, mais qui pour moi seraient une révélation.

— Croyez, je vous prie, que je n'ai aucun instinct criminel.

— J'en suis persuadé ; alors pourquoi hésiter ? allons faites vite.

M. de la Piffardièrè, résigné à tout, retira sa redingote, enleva son gilet, dénoua sa cravate et allait attaquer les bretelles, quand le docteur Camecasse qui le surveillait l'arrêta d'un geste.

— Cela suffit, j'ai tout vu !

— Quoi déjà...

— Reprenez votre gilet, je sais tout.

Qu'avait-il vu, le docteur Camecasse !

Il avait vu Anatole Epipoix de la Piffardièrè jeter sur son bureau un regard éperdu, passionné, avide, un de ces regards que seule peut provoquer une puissance fascinatrice.

Et ce regard s'attachait avec l'obstination inconsciente

de l'hypnotisme sur un volume intitulé : *Mémoires de l'Académie du Gourguillon*.

Aussi le savant expert avait-il jugé la situation d'un coup d'œil.

— Je comprends, dit-il à la Piffardière, vous voulez en être !

Le patient s'inclina dompté, ne cherchant plus à dissimuler le secret qui l'étouffait et murmurant, la rougeur au front :

— C'est vrai, je voudrais en être ! à quoi bon le cacher plus longtemps, voilà le désir qui me tue.

— Dans ce cas, la médication est tout indiquée, il n'y a qu'à vous faire recevoir...

— Sans doute, mais comment ? l'article III des statuts dit qu'il faut être l'auteur d'une œuvre propre à chatouiller la rate, et je n'ai jamais rien fait de drôle.

— Qu'en savez-vous ? Peut-être y a-t-il tel de vos travaux qui est plus cocasse que vous ne pensez. En tout cas essayez ; les huit membres de l'*Académie du Gourguillon*, que j'ai l'honneur de connaître un peu, sont d'assez bons diables ; commencez dès demain vos visites. Ce premier exercice vous fera du bien et peut-être avez-vous plus de chances que vous ne pensez, surtout quand vous leur présenterez mon ordonnance.

Et le docteur Camescasse écrivit sur un carré de papier.

Diagnostic de M. de la Piffardière — « Pas de lésion organique. État de langueur et d'anémie, voisin de la « l'hypocondrie et tenant spécialement à des causes psychologiques. Excès de travaux graves. Aspirations contrariées, aurait besoin d'entrer à l'*Académie du Gourguillon*. »

Et voilà pourquoi M. Octave Anatole Epipoix de la Piffardière se décida à faire les visites réglementaires aux huit immortels dont on ne saurait trop souvent léguer les noms à la postérité : Pétrus Violette, sire des Guénardes,

Nizier du Puitspelu, Joannès Mollasson, Gérôme Coquard, Mami Duplateau, Athanase Duroquet, le fils Ugin et Glaudius Canard.

IV

Il fallait naturellement commencer par le président perpétuel, et ce fut d'une main tremblante d'émotion que M. de la Piffardière tira la patte de li vre, qui, suivant un usage antique, ornait le cordon de sonnette du sire des Guénardes.

— Monsieur l'Académicien Pétrus Violette, s'il vous plait ?

— Il n'y est pas.

— A quelle heure peut-on le rencontrer chez lui ?

— On ne le rencontre jamais.

— Où pourrait-on le voir alors ?

— Monsieur va, deux fois par semaine, acheter du fromage de gruyère dans la rue de la Bombarde, mais je ne sais exactement ni le jour ni l'heure.

— C'est bien vague. Et le matin ?

— Le matin, monsieur s'occupe de faire la statistique de toutes les vieilles briques du quartier Saint-Georges, et comme c'est très minutieux, il n'aime pas qu'on le dérange.

— Et le soir ?

— Le soir monsieur défend absolument sa porte pour ne pas être troublé dans la confection de son grand ouvrage.

— Serait-il indiscret d'en connaître le titre ?

— Je ne pense pas, cela s'appellera : *De l'influence bienfaisante des pavés pointus sur les cors aux pieds.*

— Le sujet est original.

— Il est surtout pratique. Le sire des Guénardes se propose de démontrer que les cors aux pieds, chez les Lyonnais et les Lyonnaises, sont contemporains des pavés plats et des chaussures étroites qui en furent la déplorable conséquence.

— Ainsi, il est à peu près impossible de voir le président de l'*Académie du Gourguillon* ?

— Tout à fait impossible, il ne se montre même pas à ses collègues.

— Mille regrets dans ce cas ; vous voudrez bien lui remettre ma carte.

Et M. de la Piffardière laissa le carré de carton bristol contenant l'énumération de ses titres et qualités à un petit homme gris au regard malin qui, souriant dans sa barbe de bouc, se dit en fermant sa porte : un gêneur de moins !

La seconde visite fut pour Nizier du Puitspelu qui, par un heureux hasard, ayant quitté son « Asyle du Sage » et ses lauriers roses, put recevoir le postulant, rue Franklin.

M. de la Piffardière n'était point un inconnu pour Puitspelu. Ils s'étaient rencontrés, à diverses reprises, dans plusieurs sociétés savantes, mais leurs rapports froidement courtois étaient empreints d'une certaine réserve, à cause de leurs vues différentes sur quelques points de philologie.

M. de la Piffardière n'était pas toujours d'accord avec le Littérateur du Gourguillon dont l'auteur n'entendait point laisser amoindrir la légitime autorité.

Aussi la visite du néophyte fut-elle accueillie poliment par Puitspelu, mais sans enthousiasme.

Il se dérida pourtant lorsque la Piffardière lui avoua qu'il considérait l'honneur d'être reçu de l'*Académie du Gourguillon* comme le couronnement de sa carrière.

Cet hommage ne pouvait laisser insensible le fondateur de l'illustre cénacle qui répondit avec un aimable sourire :

— Je ne m'oppose pas personnellement à votre admis-

sion, mais, avant de vous promettre ma voix, je désirerais être édifié sur quelques-unes de vos doctrines d'étymologie comparée.

— Interrogez, maître, je suis à vos ordres.

Il avait dit « maître » et Puitspelu ne put que rire intérieurement de la flagornerie de ce candidat qui jadis traitait le Gourguillon de haut en bas.

— Eh! bien, puisque vous m'y autorisez, je vais vous poser quelques questions.

— J'essaierai d'y répondre de mon mieux.

— Avez-vous quelquefois gardé les moutons?

— Jamais, je l'avoue.

— C'est fâcheux, car si vous aviez été *en campos*, comme on dit très justement dans nos campagnes, vous auriez entendu les petits bergers crier le soir, à leur chien, à l'heure de la rentrée à l'étable : *Té, té, va les quar, va les quar!* Expliquez-moi ce que cela veut dire.

— Mon Dieu, je suppose que *Té, té* est l'apostrophe usitée avec les chiens, quant à *va les quar...*

— Quoi vous hésitez : va les chercher, va les quérir, *quar* racine de *quære*, légèrement modifiée par notre patois, qui, vous le voyez, a une parenté des plus étroites avec le latin : *quar* n'est-il pas plus près de *quære* que chercher? C'est par les naïvetés de la langue populaire que l'on remonte aux vraies sources.

— Juste, très juste!

— Quant à *Té té*, ce n'est pas un simple claquement de langue, mais le pronom personnel latin lui-même. *Te, te, toi, toi!* va les chercher!

— C'est incontestable.

— N'est-ce-pas? autre exemple. Vous entendez souvent dire dans le peuple *faignant, grand faignant*, alors que les bourgeois et les bacheliers disent *fainéant*, c'est le peuple qui parle bien, puisque cela vient directement de *nihil facere* et de *far niente*, ce *gnant* est donc infiniment plus correct que *néant* qui n'est qu'un gallicisme.

— Cela ne se discute pas.

— Vous êtes de mon avis, je vois que nous pourrions nous entendre. Que dites-vous encore de *caneçon* ?

— Ah ! là, je croirais que *caneçon* a tort et qu'en bon français...

— Grave erreur, je vais une fois de plus vous démontrer la force de la logique populaire. Qu'est-ce qu'un caleçon pour un homme du peuple, un costume de bain.

— En effet...

— Suivez-moi bien, l'idée de bain appelle nécessairement l'idée de l'animal qui aime le mieux se baigner, se plonger dans l'eau... Quel est cet animal ?

— L'écrevisse !

— Mais non, cher Monsieur, le canard ! cane, caneçon, comprenez-vous maintenant ? Voilà l'étymologie raisonnable, logique, indiscutable de *caneçon*, costume pour aller dans l'eau comme un canard, tandis que caleçon ne signifie rien.

— C'est merveilleux !

— Je vois avec plaisir que vous êtes éduicable et si mes collègues ne s'y opposent pas...

— Je puis compter sur votre suffrage ?

— Ne désespérez pas, j'ai besoin de former quelques élèves.

M. de la Piffardière reconforté par cette quasi-promesse grimpa d'un pas lesté l'entresol de Gérôme Coquard.

L'imprimeur juré de l'Académie qui, exceptionnellement était d'une humeur massacrant, jeta sur le nouveau venu un regard des moins rassurants et M. de la Piffardière sentit un petit frisson lui parcourir les moelles.

— Bon, en voilà un qui ne sera pas commode.

— Eh bien, quoi ! qu'est-ce que vous avez à rester planté là comme une bugne. Asseyez-vous au moins !

De la Piffardière s'assit.

Emu de cette docilité, Gérôme Coquard reprit d'un ton plus doux :

— Maintenant, qu'est-ce que vous désirez, cher monsieur?

— Je désirerais être membre de l'Académie du Gourguillon.

— Rien que ça ! Vous n'êtes pas dégoûté ?

— J'avoue que mes titres sont modestes, cependant j'ai là un certificat...

— Montrez le certificat ?

M. de la Piffardière tendit son ordonnance à Gérôme Coquard.

— Une ordonnance de Camecasse ! Il fallait donc le dire tout de suite... C'est un gros atout dans votre jeu.

— Merci de cette lueur d'espoir.

— Pourtant, vous savez qu'on n'entre pas chez nous comme au moulin ; il faut certaines aptitudes. Savez-vous parler canut ?

— Je m'y suis peu exercé, mais avec des efforts assidus...

— Nous allons voir ça ! Dites-moi le second couplet de la chanson de Jérôme à Fanchon.

M. de la Piffardière prit un pied de rouge.

— C'est que je ne la connais pas, balbutia-t-il.

— Diable ! vous avez bien peu étudié les classiques. Lisez alors !

Et Gérôme Coquard lui ouvrit à la page 62 « *Les canettes de Jérôme Roquet.* »

— Voyons, je vous écoute.

M. de la Piffardière commença d'une voix mal assurée :

- Je vois partout ta ressemblance,
- Partout te n'image me suit.
- Et jusque dans les lieux d'aisance
- L'amour lui-même le conduit.
- Fromage blanc
- Rafratchissant
- De ta blancheur m'offre la signature. »

— Assez, assez, cher monsieur. Vous lisez cela avec l'accent d'Avignon.

— Ne pourrais-je prendre quelques leçons d'intonation?

— Vous en avez grand besoin, en tout cas, c'est déjà un indice de bonne volonté d'y penser.

— Alors vous ne me repoussez pas complètement?

— Non, je vous recevrai peut-être à correction; si la première épreuve est mauvaise, nous essaierons d'un second tirage. D'ailleurs, il y a tant de coquilles dans notre métier, que l'on doit y trouver aussi des h.....

Gérôme Coquard n'acheva pas, par condescendance pour le néophyte dont il ne voulait pas décourager les débuts.

— Allez, dit-il, en lui donnant congé et tâchez d'ama-
douer le fils Ugin. Je vous prévient qu'il est grincheux.

Le fils Ugin peintre en couleurs habite à un septième étage.

M. de la Piffardière était donc très essoufflé quand il se trouva en face de la porte sur laquelle de nombreux visiteurs avaient noté au crayon la trace de leur passage.

Anatole Epipoix demeura même un instant interdit en lisant sur une carte fixée par des épingles : « Monsieur et madame le duc d'Aumale. »

Oserait-il se présenter après d'aussi augustes person-
nages? Mais le sort en était jeté et d'une main tremblante il agita la sonnette.

— Entrez! cria une voix du fond d'un corridor.

M. de la Piffardière se hasarda, le pied craintif, le long du couloir...

— Ah! la bonne tête de lyonnais!

C'était le fils Ugin qui coiffé de son bérêt et vêtu de sa longue blouse de travail, accueillait ainsi le visiteur un peu interloqué.

— Arrivez, arrivez! Non vrai, pour une binette du crû, vous avez une binette...

— Sans doute, monsieur et je m'honore d'être né dans la cité de Plancus.

— Ah ! l'animal ! il nous a fait une jolie ville avec ses brouillards et ses coconniers, un tas de grelus...

— Je crains de vous déranger, hasarda la Piffardière qui pensa être venu dans un mauvais moment.

— Non, non, vous ne me dérangez pas ! Ça me fait plaisir, au contraire, d'avoir votre visite. Comme je suis peintre de bêtes, il y a toujours profit à trouver de nouveaux modèles.

— Pourtant, monsieur, croyez bien...

— Allons, ne nous fâchons pas, tout ça c'est des blagues. Venez dans mon Alhambra, je vous montrerai l'arbalète de *Guillaume Tell* et la pipe de *Livingstone*.

Et le fils Ugin introduisit la Piffardière dans le cabinet mauresque encombré de bibelots dont la pittoresque accumulation prouvait une fois de plus qu'un beau désordre est un effet de l'art.

— Là, asseyez-vous et causons.

De la Piffardière échoué sur une selle arabe, raconta au fils Ugin le but de sa visite et le rêve de ses ambitions.

— Oui, oui, je comprends ça, disait le fils Ugin, en roulant une cigarette... être de l'*Académie du Gourguillon*, ce n'est pas à la portée du premier crétin venu...

— Me refuserez-vous votre voix ?

— Attendez, regardez-moi bien ! là, de face, puis de profil, puis de trois quarts, allons ça va, vous avez la tête qu'il me faut...

— Trop flatté, cher maître.

— Il n'y a pas de quoi, c'est pour une collection.

M. de la Piffardière enchanté de s'en être tiré à si bon compte, gagna d'un pas alerte la place des Terreaux et le Palais Saint-Pierre où il avait l'espoir de rencontrer avant quatre heures Mami Duplateau qui le reçut avec sa bienveillance accoutumée.

— Je vous donnerais volontiers mon suffrage, lui dit-il, car je suis ami, comme vous, des Muses et de l'archéologie. Toutefois, avant de vous admettre, vous me permettrez une question : Connaissez-vous Lyon ?

— Certes ! je l'habite depuis plus de quarante ans et, sans prétention, je me flatte de ne point m'y perdre.

— A merveille, veuillez me dire alors où se trouve la rue des Antonins ?

— Mais... à Saint-Just, je suppose.

— Pas du tout, la rue des Antonins part de la rue de la Bombarde pour aboutir à la place Saint-Jean. Et la rue Caponi ?

— La rue Caponi... Caponi...

— Vous ne savez pas non plus ? La rue Caponi est entre la rue Imbert-Colomès et la rue des Tables-Claudiennes. Et la rue Piperoux ?

— J'avoue que ce nom...

— De la rue Lavoisère au cours Eugénie, 3^e arrondissement. Et la rue Decrénice ?

— Je ne sais réellement...

— Route du Bourbonnais et chemin de Gorge-de-Loup.

— C'est qu'aussi vous me promenez dans des quartiers tellement excentriques !

— Quelle plaisanterie ! Je ne vais pas vous demander où est la place des Terreaux. Un Marseillais me le dirait. Eh bien, voyons, l'impassé la Verrerie ?

— Cela doit être du côté de la Mulatière ou de la Mouche.

— Non monsieur, elle prend dans la rue de l'Arbre-Sec, c'est assez central je suppose.

— Je suis confus, en vérité...

— Oui, vous êtes un peu faible en topographie lyonnaise. Une dernière question : où conduit le chemin des Vinatiers ?

— Hélas ! je donne encore ma langue aux chats !

— Le chemin des Vinaliers, dit sévèrement Mami Duplateau, aboutit au chemin de Vénissieux ! ce sont des choses qu'un lyonnais ne devrait pas ignorer.

M. de la Piffardière courba le front sous cette réprimande. Sa mine confuse ne laissa pas cependant d'inspirer quelque commisération à Duplateau qui trouva quelques paroles pour le reconforter...

— Je ne dis pas que je voterai contre vous, mais il faut travailler vos rues et vous promener plus souvent « à travers Lyon. »

M. de la Piffardière fort humilié, fut enchanté d'apprendre qu'Athanase Duroquet un peu souffrant était à la campagne à St-Cyr, d'où il ne reviendrait pas avant huit jours, et il remit au lendemain ses deux dernières visites à Joannès Mollasson et à Gladius Canard.

Ce fut donc par un clair soleil de juin, que vers les dix heures du matin, M. de la Piffardière traversant le pont du Collège, s'achemina anxieux vers l'avenue de Saxe.

Joannès Mollasson étant d'un abord facile, le postulant fut introduit sans faire antichambre dans le cabinet de l'Académicien.

Notre illustre savant plongé jusqu'au cou dans les parchemins jetait les bases d'une quatre-vingt-dix-huitième brochure sur le « Dernier mot de l'Origine de Lugdunum. »

Au moment où M. de la Piffardière entra, Joannès Mollasson, debout sur son bureau, se livrait à une gymnastique animée, en s'écriant avec des gestes renouvelés d'Archimède : — Je le tiens, je le tiens !

Anatole Epipoix s'arrêta étonné et un peu inquiet devant cette danse pyrrhique.

— Non, non monsieur, entrez, ne craignez rien ! Il n'y a pas le moindre accès de fièvre chaude, ce n'est que ma joie qui déborde...

— Combien je suis heureux, alors, de me présenter dans cette heure d'allégresse...

— Oui, oui, allégresse, félicité, enthousiasme, il n'y a pas d'assez beau mot dans le dictionnaire pour dépeindre l'ivresse qui remplit mon âme. Enfoncés tous les confrères ! Je savais bien que je trouverais et j'ai trouvé...

— L'étymologie de Lugdunum ?

— Oui, monsieur, et la vraie, l'indiscutable, l'irréfutable, l'irréfragable. Ecoutez !

— Je bois vos paroles.

— Buvez, mon ami, buvez ! Vous n'ignorez pas que de prétendus savants, d'infimes archéologues ont soutenu que Lugdunum signifiait le mont du corbeau ou la ville des des marais, c'est une double bêtise.

— Je m'en doutais.

— A la bonne heure ! Après avoir passé des jours et des nuits courbé sur des monceaux de manuscrits et des kilogrammes d'archives, j'en étais arrivé à ne plus même comprendre, à douter de tout, et l'amertume de mes découragements m'eût peut-être conduit au suicide, lorsqu'une inspiration subite est venue dissiper les ténèbres de mon cerveau. Vous me suivez bien, n'est-ce pas ?

— Si je vous suis ! Je palpité monsieur, je palpité.

— Vous vous rappelez la découverte des tombeaux de Trion ?

— Parfaitement.

— Au seul aspect de ces ruines monumentales il était facile de comprendre qu'il y avait eu là un cimetière Romain, une vaste nécropole, quelque chose comme les Alyscamps d'Arles, et que ce champ funéraire était réservé aux grands dignitaires, aux magistrats, aux consuls, aux généraux et la preuve...

M. de la Piffardière sentit un frisson de curiosité lui parcourir les moelles.

— La preuve, la voilà !

Et Joannès Mollasson découvrit pieusement un fragment de pierre zébré d'inscriptions.

— Cette pierre, monsieur, je l'ai trouvée derrière un wagon du chemin de fer de Vaugneray ; je l'ai dérobée, sous un pan de ma redingote à l'œil inquisiteur de tous mes confrères en archéologie. — Depuis dix-huit mois, je la possède, je la consulte, je l'interroge et ce matin, enfin, elle m'a révélé son secret. Comment interprétez-vous cette inscription ?

— C'est un peu confus.

— Dites donc lumineux comme le soleil lui-même. Lisez avec moi : L-V-G, soit les trois premières lettres du verbe *Lugete*, pleurez ! C'était une formule funéraire dans le genre de notre *De Profundis*, ou de notre *Priez pour lui !* Les Romains l'inscrivaient au sommet de leurs pierres tombales, tandis que nous la gravons au bas.

Ainsi L-V-G. soit *Lugete*, Pleurez !

Après ces trois lettres la pierre a été rongée par le temps, mais on aperçoit encore à la loupe les deux jambages d'un H, ce qui fait deviner sans peine : *Hic jacet*.

Au dessous : D-V N-O, c'est-à-dire *Dux nomine*, un chef du nom de... la pierre étant brisée à cet endroit, il m'a été impossible de déchiffrer plus loin, mais qu'importe, puisque je tenais la clef du problème. Voici, en effet, la traduction complète :

Pleurez ! Ci-gît le général un tel... Dès lors, tout s'explique et devient d'une clarté éblouissante.

Nous avons déjà : *Lug* ; *hic jacet* étant effacé, il nous reste D-V. soit du génitif N-O abrégé de *nomine* dont on a fait *num*.

Donc *Lug-du-num*, vous avez *Lugdunum* tout craché, pendant qu'un tas de nigauds s'en allaient chercher midi à quatorze heures.

Est-ce assez aveuglant ? Le voilà, le dernier mot, — qui oserait le contester ?

— Pas moi !

— Et vous faites bien, car en dépit de mon caractère

pacifique, je serais capable de vous étrangler. Maintenant, qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Je ne sais si j'oserai, en présence d'une découverte aussi glorieuse...

— Osez, osez, c'est le moment. Un homme qui vient de découvrir l'origine de *Lugdunum* ne peut rien refuser à personne.

— Alors, ne me refusez pas votre voix pour l'Académie du Gourguillon.

— Ah ! diable.

— Je disais bien que vous hésiteriez...

— Une simple question : Etes-vous de mon avis pour *Lugdunum* ?

— Absolument.

— Vous engagez-vous à défendre mon étymologie, contre toutes les objections et toutes les attaques.

— Je le jure !

— Au péril de vos jours !

— Dussé-je verser tout mon sang...

— C'est bien, j'aime ces dévouements sans phrases. Je vous signerai votre diplôme !

M. de la Piffardière se retira, la joie au cœur, bénissant *Lugdunum*, les fouilles de Trion, et le chemin de fer de Vaugneray.

Il ne lui restait plus qu'à voir Glaudius Canard, mais cette dernière entrevue l'inquiétait médiocrement. On lui avait décrit Glaudius, en effet, comme un homme d'un naturel doux, que ses confrères appelaient volontiers le sympathique Canard.

Aussi quelle ne fut pas la surprise de la Piffardière, lorsqu'au lieu du volatile inoffensif qu'il pensait rencontrer, il trouva un coq hérissé qui lui dit d'un ton aigre :

— Cher Monsieur, pour faire partie de l'Académie du Gourguillon, il faut avoir la modestie de Pétrus Violette,

l'érudition de Puitspelu, la finesse de Coquard, le crayon du fils Ugin, le savoir de Duplateau, la bonne humeur de Duroquet, la philosophie de Mollasson et le vote de votre serviteur...

Anatole Epipoix se sentit perdu.

— Jamais je ne réunirai tant de perfections !... On m'avait pourtant vanté votre bienveillance, ajouta-t-il timidement.

— C'est vrai, mais pourquoi venez-vous aussi à l'heure d'une mauvaise digestion : il faut toujours se méfier des gens qui manquent d'estomac.

— Alors, j'aime à espérer que votre humeur contre moi sera passagère.

— Peut-être, c'est une question d'eau de Vals.

M. de la Piffardière un peu rassuré regagna son domicile, aiguillonné par l'impatience et l'émotion de l'inculpé qui attend le verdict de ses juges.

V

On sait que, d'après les statuts, l'Académie du Gourguillon ne tient ni séances publiques ni séances privées. Ses membres se réunissent de temps en temps pour déjeuner ensemble et c'est au cours de ces agapes fraternelles que s'agitent les grosses questions qui intéressent l'illustre cénacle.

La candidature de M. de la Piffardière fut donc discutée entre deux coups de fourchettes et nous devons constater que les objections ne manquèrent pas.

— Il a une bien mauvaise prononciation, dit Gérôme Coquard, on croirait qu'il est né à Montélimar.

— Et puis il connaît si peu Lyon, ajouta Duplateau. Il ne saurait pas même vous dire où est la rue des Grenouilles.

— Je reconnais, répliqua Puitspelu, qu'il y a des lacunes dans son éducation et des faiblesses dans sa philologie, mais il m'a paru docile, nous pourrions essayer de l'élever.

— Ajoutez, appuya Mollasson, qu'il ne conteste pas mon étymologie de Lugdunum, ce qui est la marque d'une bonne nature.

— Je sais bien, reprit Coquard, qu'il y a dans le cas de M. la Piffardière une question d'humanité : le docteur Gamescasse déclare que sa réception à l'Académie du Gourguillon est le seul moyen de lui sauver la vie...

— Alors nous sommes l'Hospice des Incurables, s'écria le fils Ugin qui n'était pas dans ses bonnes. Non, si l'on reçoit la Piffardière, je demande que ce soit à cause de sa tête, ça me donnerait l'occasion de peindre une girafe.

Glaudius Canard fut d'avis que, quoique indigne, Anatole Epipois pouvait être admis comme symbolisant l'hommage de la médiocrité à l'immortel génie du Gourguillon.

Quand on passa au vote, il n'y eut pas besoin de pointage : M. de la Piffardière était élu à l'unanimité.

VI

Le grand jour arriva.

Les membres de l'Académie du Gourguillon, avaient décidé, en effet, que pour cette fois, et puisqu'il s'agissait de recevoir un profane, on se conformerait au cérémonial accoutumé des académies vulgaires, c'est-à-dire séance solennelle avec discours, à tour de bras.

Le choix du local fut une des grosses difficultés à résoudre. Où trouver une salle assez grande pour recevoir les nombreux invités de l'Académie et du récipiendaire.

Les lettres d'invitation s'arrachaient déjà par toute la ville, et l'on devait prévoir une énorme affluence.

On songea d'abord à demander à M. le maire Gailleton la grande salle des fêtes à l'Hôtel-de-Ville, mais ne risquait-on pas alors de donner à la cérémonie un caractère administratif ? Il aurait fallu convoquer la musique des pompiers et qui sait si un conseiller municipal n'eût pas trouvé là matière à une interpellation ?

La salle de la Bibliothèque était sans dessus dessous, depuis les distributions de prix ; l'amphithéâtre de la Faculté de médecine, c'eût été trop spécial ; le théâtre Bellecour trop léger, à cause du voisinage de l'*Assommoir*. Pouvait-on penser aux pelouses du parc ? Mais s'il pleuvait ! Et puis l'éloquence se serait perdue dans le vent. Quant à la salle des Pas-Perdus du palais de Justice, il y avait à redouter une confusion pénible. En voyant la foule se presser aux grilles, les passants auraient pu croire que l'on jugeait l'assassin de Marie Rigottier...

Après de longues réflexions, on décida que la salle la mieux appropriée pour la circonstance, était le théâtre Guignol de l'allée de l'Argue. Commodité d'accès, installation convenable, couleur locale, les conditions les plus favorables semblaient réunies.

Le récipiendaire prononcerait son discours de la scène même aménagée à cet effet, et au besoin le patron, Delile, pourrait lui donner le ton.

Nous n'avons pas besoin de dépeindre l'émotion de M. de la Piffardière aux approches de la date solennelle. Depuis six semaines il travaillait, limait, polissait et repolissait sa harangue où il avait la prétention de se montrer sous tous les aspects de sa riche nature : noble, érudit, enjoué, spirituel, profond, poétique, philosophe, logicien, rêveur, sévère et gracieux à la fois.

La glace de son cabinet reflétait soir et matin, la majestueuse élégance de ses gestes, ainsi que les jeux savamment composés de sa physionomie.

Au jour dit, après un léger repas, Anatole Epipoix s'achemina vers l'allée de l'Argue serrant précieusement son

manuscrit dans un rouleau de cuir de Russie. Il se glissa par la porte des artistes et comme il était arrivé une demi-heure d'avance, un sentiment de curiosité bien excusable, lui fit coller l'œil à la lucarne aménagée dans le rideau.

Tout Lyon était là ! Noblesse, armée, magistrature, science, commerce et beaux-arts se pressaient sur les banquettes et les escabeaux. On voyait des généraux coudoyer des conseillers et des juges, des professeurs de Faculté assis côte à côte avec nos riches négociants et nos grands banquiers, au milieu des notabilités artistiques dont s'honore notre ville, la presse de toutes nuances était au grand complet, enfin le côté des Dames était représenté par toutes les élégances et toutes les grâces.

Devant ce noble auditoire, M. de la Piffardière ne put se défendre d'un frémissement d'orgueil ; c'était pour l'entendre, l'applaudir, l'acclamer que cette brillante assemblée s'était réunie !

Le docteur Camescasse ne s'était pas trompé dans son diagnostic : oui, l'Académie du Gourguillon était bien le remède à tous les maux !

Aussi dès que la toile se leva, fut-ce d'une voix assurée et triomphante que le récipiendaire articula les mots sacramentels ;

« Mesdames, Messieurs !...

.....
A ce moment, Anatole Epipoix de la Piffardière poussa un cri rauque, ballit l'air de ses deux bras, accrocha ses rideaux de lit, renversa son bougeoir et se révéilla baigné d'une sueur froide.

L'horrible cauchemar venait de prendre fin.

M. de la Piffardière n'était pas de l'Académie du Gourguillon, il n'en serait jamais, mais il avait failli en être !

On ne croit pas qu'il puisse se tirer de cette secousse, à moins de trois saisons d'hydrothérapie.

GLAUDIUS CANARD.





A L'OCCASION D'UN MARIAGE

Faut-il chanter ? vite un couplet !
Faut-il rire ? je me déride ;
Faut-il aimer ? mon cœur est prêt ;
Faut-il boire ? mon verre est vide.
Au gré de tous toujours plié,
Dans le sens commun moi j'abonde.
Et sans qu'on m'ait beaucoup prié,
Un jour je me suis marié
Pour faire comme tout le monde.

Le trépas du globe est prôné
Du jour où tout sera stérile ;
Pourtant dans ce siècle maudit
L'hymen de plus en plus s'exile.
Oh ! pour l'amour de nos neveux,
Ça, qu'on se marie à la ronde.
On s'épousait chez nos aïeux ;
Mes chers amis faisons comme eux,
Ne laissons pas finir le monde.

Du sacrement qui vous unit,
Connaissez à fond le mystère :
Il commence alors qu'il finit...
Vous souriez ? je dois me taire.
Sur les *comment, pourquoi, par où,*
Aussi bien la science abonde ;
Nul enfant n'est plus assez fou
Pour croire à la feuille de chou
La vertu de peupler le monde.

Chacun, ce soir, de ses trésors
Fera l'inventaire fidèle ;
Côtés faibles et côtés forts
S'en vont entrer en parallèle.
Charmantes causes ! bons effets !
Avec quelle ardeur on vous sonde !
L'un pour l'autre Dieu nous a faits
Et tous ses moules sont parfaits ;
Tout s'adapte au mieux dans le monde.

ESCALADOU.





Château de la Pape, avant les restaurations successives

LES FOUILLES DE LA MONTÉE DE BOUTARY

I

Du temps que j'allais à la Grande (1) de la rue de Cuire, j'avais un voisin de classe qui faisait souvent peter (2) l'école. Le lendemain, il me narrait, dans une langue enthousiaste et avec des détails qui me laissaient rêveur, ses escapades variées : c'était ou un bain de rivière, en bas du bois de la Caille (3), ou une excursion jusqu'au four à plâtre de la Pape (4), d'où il rapportait des morceaux d'albâtre rose ; les jours de pluie mêmes avaient leur charme, car mon camarade excellait à fouiller le ruisseau

(1) La grande classe ; on dit maintenant : l'école primaire supérieure. Voir pièce justificative 1.

(2) Plusieurs disent : faire suer. Voir pièce justificative 2.

(3) Cette appellation constitue un pléonasme, le celtique *cail* signifiant bois. Voir pièce justificative 3.

(4) Ou la Poype ? Pièce justificative 4.

de la Grand'rue, après une radée (1), en retirant des clous, des bouts de plomb, et quelques fois des liards, que l'eau avait entraînés de la chaussée ou dégagés de la vase.

Je mourais d'envie de prendre part à ces tentantes équipées : mais, les jours d'école, je ne voulais pas manquer la classe, et les jeudis, on n'eût pas toléré à la maison que je partisse faire la polisse (2). Pourtant, un jeudi, j'obtins d'aller chez Butavant, dont les parents habitaient sur jardin, sous prétexte de lui aider à planter des haricots fleurs.

« Où veux-tu que nous allions ? me demanda Butavant. A la Caille ou à la Pape ? — Aux deux endroits, répondis-je avec simplicité. »

A la Caille, la station ne fut pas longue : le temps d'entrer dans l'eau jusqu'au milieu de la Saône, alors très basse, et de pêcher quelques moules (3). Nous remontons à Cuire (4), atteignons Montessuy (5) par le Capot (6), et voilà nos deux copains, trottant sur le chemin de Rillieu, l'ancienne voie romaine de Lugdunum au Rhin (7), jusqu'au moment où l'on tourne à droite pour descendre à la Pape.

Après avoir bourré nos poches de morceaux d'albâtre, nous revenons tout le long du Rhône afin de varier la route, et pour regagner le plateau (8), nous prenons la montée de Boutary, au-dessous de Montessuy. Des terrassiers y avaient ouvert une tranchée, tout du long, sans doute

(1) Le parisien dit : un garrot. Radée en sens propre, râclée ; garrot, bâton.

(2) D'où polisson. CF. Puistpelu, passim. Pièce justificative 5.

(3) Pièce justificative 6.

(4) Sur l'expression lyonnaise : *Mettre à cuire*, pièce justificative 7.

(5) *Mons exsuccatus*, dit, avec les latinistes, mon savant et respectable ami Barbanchu ; *Monte suy* ou *suie*, du gaélique *suidh*, *suie*, dirons-nous avec les Celtisants et les Allobroges. CF. Archives municipales, fond des Ramoneurs, numéro 155, 156. Pièce justificative 8.

(6) Du latin *coput*, de l'allemand *capout*, ou du celtique *cab* ? Pièce justificative 9.

(7) Pièce justificative 10.

(8) Pièce justificative 11.

pour installer les conduites du gaz qui, peu à peu, prenait la place des reverbères à l'huile. Oh ! ces bonnes lanternes d'autrefois, suspendues au franc milieu de la rue, qu'on allumait l'hiver seulement et quand il n'y avait pas de lune, et qu'on décrochait pendant la saison des longs jours, les remplaçant par une pierre dont le poids maintenait la corde tendue ! (1).

Butavant, toujours en quête, sonde du bout du pied les amas de terre et retire bientôt un petit caillou rouge et un débris métallique que nous reconnaissons pour être le fer qui garnit le bout d'une navette (2). Je l'aide dans ses recherches et, nous y mettant de nos quatre mains, nous faisons, en dépit des cris et des jurons des terrassiers, un ample butin de poteries et ferrailles, parmi lesquelles j'eus, pour ma part, un tesson façonné en bec de casserole, un clou de fer à cheval et une clef d'ophicléide (3). Le jeudi suivant, la tranchée était comblée et les pavés remis en place.

II

Bien des années s'étaient écoulées sur cette journée mémorable, lorsque, en déménageant un meuble de la maison paternelle (4), je découvris dans un fond de tiroir ma trouvaille de la montée de Boutary, oubliée là et enveloppée d'un vieux journal (5).

Les plus graves problèmes touchant notre histoire locale s'agitaient alors. Le chemin des Soldats (6) venait d'être

(1) Pièce justificative 12.

(2) Pièce justificative 13.

(3) Aliàs : serpenteau. C'est une confusion fâcheuse. Pièce justificative 14.

(4) Je faillis m'y fouler le pied. Pièce justificative 15.

(5) *La Gazette de Lyon*. Pièce justificative 16.

(6) Pièce justificative 17.

tracé dans cette même tranchée que suit la montée de Boutary, et de doctes écrivains voyaient dans cette dépression du terrain l'ancien fossé qui limitait au nord le territoire du temple d'Auguste (1). C'était là, disaient-ils, le fameux fossé, recouvert de branches et de feuillages, derrière lequel Albin attendait l'armée de Sévère et où fut d'abord culbutée la cavalerie du vainqueur.

D'autre part, l'empereur Napoléon III, pris, comme tous les souverains modernes, de la démangeaison d'écrire (2), faisait son *Histoire de César* et cherchait le lieu où le général romain défit les Helvètes (3).

La vue des précieux objets, provenant de la montée de Boutary, fut pour moi un indice révélateur. Une grande bataille avait dû se passer à cet endroit. Était-ce la défaite des Helvètes par César, ou celle d'Albin par Sévère? C'est ce que nous allons examiner. Étudions d'abord les lieux et voyons bien les pièces à conviction.

Dans Boutary, il y a un radical *boute*, *bouter*, heurter, culbuter, et *ary*, baudet. On y a culbuté de la cavalerie, c'est évident! L'ignorance des époques de décadence a seule pu transformer de nobles chevaux en bêtes de somme.

Mon clou de fer à cheval, d'ailleurs, constitue une pièce probante au premier chef. Quant à ce que j'ai, jusqu'à présent, qualifié de clef d'ophicléide, il suffit de retourner l'objet et de le regarder de certaine façon pour y voir sans difficulté une petite cuiller : c'est une spatule à encens, abandonnée sur le terrain au moment des sacrifices qui ont précédé l'engagement (4). Au surplus, nous mettons au défi ceux qui persisteraient à voir dans cette cuiller une

(1) Pièce justificative 18.

(2) Napoléon I — une fois retiré des affaires, il est vrai ; car jusqu'alors il n'en avait guère eu le loisir — rédigeait ses mémoires ; Louis XVIII envoyait de la copie aux petits journaux, et Charles X écrivait des mandements ; Louis-Philippe tenait ses livres de ménage ; la reine Victoria compose des histoires édifiantes, etc. Pièce justificative 19.

(3) Dès l'antiquité, les Suisses avaient une tendance à venir chez nous. Pièce justificative 20.

(4) Cf. *Enéide*, livre XI ; *templum thure raporant*. Pièce justificative 21.

clef d'ophicléide, de retrouver le reste de l'instrument, en reprenant les fouilles.

Si nous rapprochons mon débris de poterie du bout de navette trouvé par Butavant, nous concluons sans peine que ce lesson n'est point un vulgaire bec de poëlon, mais un bec de lampe antique, un fragment de *chetut* romain. Les deux objets proviennent évidemment d'un *barbaricarius* (1) ou canut de l'époque.

Il est intéressant, en effet, de savoir que c'est du premier de ces noms que vient le second. Le passage est facile à suivre. Nous avons d'abord *barbaricarius*, *varvaricarius*, *varicarius*. Puis il se produit une apocope des syllabes initiales, *vari* étant pris comme une épithète soudée au nom de la profession : *varius carius*, canut en façonné. Reste donc *carius* ou *carus* seul. Or on sait combien le changement en *l* de la labiale *r* se produit aisément : *collidor* pour *corridor*; une *l* se change en *n* avec la même facilité : *cançon* pour *caleçon*. Nous avons donc successivement et de la façon la plus naturelle du monde : *carus*, *calus*, *canus*.

Remarquez que l'*s* finale est parfaitement justifiée par le féminin *canuse*, les dérivés *canuserie*, *canesard*. On se demande vraiment ce que le *l* vient faire dans *canut* ! La disparition de cette *s* est aussi extraordinaire que sa présence dans le barbarisme moderne : Savoisien, de Savoie (2).

Comme, dans l'antiquité, il n'y avait guère de canuts qu'à Fourvière et au Gourguillon, il faut déduire, de la découverte de ces outils professionnels, qu'on avait fait une levée en masse et qu'un de ces nobles artisans, tombé à Boutary, y avait été inhumé avec les signes de son métier (3).

(1) Cf. *Histoire de la canuserie lyonnaise, sous les Romains et longtemps avant*. Pièce justificative 22.

(2) Pièce justificative 23.

(3) Cf. Hirschfeld, *Inscriptions de la Gaule narbonnaise*. Pièce just. 24.

Mais alors, direz-vous, vous concluez que nous sommes sur le champ de bataille d'Albin, puisque, du temps de César, il n'y avait ni Lugdunum, ni barbaricarius? — C'est ce que nous discuterons dans un numéro ultérieur, accompagné d'un supplément de 600 pages, contenant les pièces justificatives et la correspondance échangée entre Joset Butavant et

Mami DUPLATEAU.

